

Pour l'avenir d'une enfant

Jean-Frédéric Jung

C'était un matin comme un autre, du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier. J'étais sur le pas de la porte, l'imperméable sur le bras, prêt à sortir quand, d'un geste mécanique, j'ai déchiré l'enveloppe et vaguement jeté un œil sur son contenu, sans grande attention ; mais attention qui aussitôt s'emballa aux premières lignes :

« *Cher Monsieur,*

Vous trouverez jointe à ce petit mot une enveloppe à votre nom que j'ai découverte coincée au fond d'un tiroir du petit bureau que vous m'avez aimablement laissé en souvenir de feu votre père, lorsque j'ai pris sa suite dans l'appartement de la rue Guynemer. Je viens de faire cette découverte à l'occasion de la restauration de ce petit meuble auquel je tiens tout particulièrement eu égard à l'amitié qui nous liait, votre père et moi. A lire la mention inscrite dessus de la main de votre père, cette lettre aurait dû vous être remise à son décès ; mais elle est malheureusement restée accidentellement cachée jusqu'à ce jour. Je ne l'ai évidemment pas ouverte et ne peux qu'espérer que le temps n'ait pas porté préjudice à ce qu'il avait à vous dire.

Je souhaite que, etc...

Sans m'en rendre compte, j'avais lâché mes clefs et laissé glisser à terre mon imperméable ; tendu à l'extrême, je ne cessais de retourner dans tous les sens la lettre de mon père tout en allant d'un pas lent dans ma chambre prendre le coupe-papier marque-page ; je ne voulais pas abimer l'enveloppe, agresser l'écriture de mon père. Je me suis assis sur le lit, pris le coupe papier sur la table de nuit et j'ai ouvert l'enveloppe, proprement, délicatement, avec précaution ; et j'ai lu. Il

commençait par dire beaucoup de bien de nous tous, de moi, de ma femme qu'il aimait beaucoup, de ses petits enfants qu'il adorait et très rapidement ceci :

[...] *Quand tu liras cette lettre, je ne pourrai évidemment plus en modifier le moindre mot, la moindre phrase. Aussi tu dois la prendre comme la stricte vérité car ce que j'ai à te dire va évidemment te surprendre. Surtout n'oublie jamais que ce que j'ai fait n'a été possible que par la très grande confiance que j'avais en toi et en ta femme que j'aimais beaucoup, mais aussi grâce à l'aide du Destin sur laquelle je reviendrai plus tard. Alors de quoi s'agit-il ? Il y a une version que tu connais déjà, bien que partiellement ; c'est celle que je t'ai moi-même donnée : faire passer officiellement notre petite Aurore pour ma fille alors qu'elle aurait été une enfant adultérine issue de ta liaison que tu baptisais toi-même d'hérésie ! Cette disposition, je te le rappelle, pour sauver ton couple. Seulement en réalité, Aurore, si elle a bien ton sang, n'est pas ta fille adultérine ; Aurore, aussi curieux que cela puisse te paraître, est tout simplement ta toute petite demi-sœur ! Je ne peux hélas voir ta tête, mais oui, Aurore est bien ma fille ! J'ai eu une liaison, moi aussi, ce qui peut aussi te surprendre vu mon âge, mais je te rappelle quand même que j'étais malheureusement veuf de ta mère et que par conséquent cela n'avait rien d'anormal, si ce n'était le nombre d'années me séparant de la mère d'Aurore ! Mais alors, qui était donc la mère d'Aurore ? Ta femme et votre entourage, qui ne pouvaient que se poser la question, ont évidemment fini par avoir des doutes, doutes que tous ont élégamment gardés dans le silence ; une façon de respecter sa paix, vous l'aimiez tellement, la mère d'Aurore ! Il s'agit en effet de celle qui trône en photo dans nos appartements respectifs, ta fausse sœur, ma fausse fille, l'enfant de mon complice et collaborateur mort en Afrique ; au titre de notre amitié, je lui devais bien de m'occuper de sa fille ; cette pauvre gosse allait bientôt naître orpheline, non seulement de père, mais aussi de mère, morte en couche. Et donc, celle que tu appelais ma fausse fille, mais aussi avec amusement et affection, ta "jolie sœurette", a grandi à mes côtés. Elle te considérait comme un grand frère et t'adorait comme tel. Mais vis à vis de moi, son sentiment s'était forgé différemment ; elle savait que je n'étais pas son père, mais j'étais son référent d'homme, évidemment aimant. Alors petit à petit, la femme en elle, inconsciemment s'y est amoureusement attachée sans que la rupture œdipienne avec le père ne vienne y mettre un terme, car je n'étais pas son père ; peut-être aussi l'avais-je trop protégée à force de vouloir son bonheur. Nous étions si*

proches que de jour en jour, de mois en mois et d'année en année elle avait sans le savoir construit sa vie de femme à partir de ma présence, excluant d'instinct tout autre appel qui pourtant aurait été évidemment normal ! J'avais bien essayé de la raisonner, de souligner nos âges respectifs ; rien à faire et ma résistance la rendait très malheureuse ! Alors j'ai cédé, me disant qu'il ne s'agirait que d'une petite partie de sa vie et que moi disparu, elle aurait encore beaucoup de temps pour se construire une autre vie plus normale ; elle était si jeune ! Je te fais grâce des moments difficiles quand elle m'apprit qu'elle était malade et condamnée comme sa propre mère ; mais sache qu'enceinte, elle voulut mourir en donnant la vie, c'était sa revanche ! Elle mit donc au monde Aurore et mourut dans le même souffle ; c'était son choix, il était légitime ; je n'ai pas voulu m'y opposer, d'ailleurs je n'aurais pas pu.

Mais avant cela, il y avait eu la visite de Monsieur Wu, l'agent des services spéciaux chinois, que je t'ai relatée, je ne reviendrai donc pas dessus. Seulement, ce que je ne t'avais pas dit, c'est que, encore avant la rencontre avec Monsieur Wu, une autre femme, celle que tu appelas ta complice d'hérésie et que je ne connaissais pas, était venue me voir au cabinet de ma clinique, devançant volontairement Monsieur Wu. Elle voulait me livrer la réalité des faits pour le moins singuliers et, évidemment, fort différents de ceux dont je t'avais déjà instruit ! Pour le moins singuliers, car elle m'avoua qu'avant d'être ta maitresse, elle était déjà pour toi une amie de longue date, appartenant même au premier cercle des intimes de ton couple, mais aussi, et surtout, retiens bien cela, car là est le singulier, que ce fut, contrainte et forcée, qu'elle devint agent des services chinois.

Avant de se tourner vers moi pour mettre encore plus de pression sur toi, Monsieur Wu l'avait en effet approchée pour exiger d'elle qu'elle profite de votre liaison pour te convertir aux intérêts chinois quant aux relevés des zones pétrolifères en mer de Chine, faute de quoi ta famille serait avertie de votre liaison ; le même chantage qu'à moi. Or, malgré sa relation avec toi, cette jeune femme, effectivement fort belle, me certifia être restée très attachée à ta femme et ne vouloir, en aucun cas, qu'elle puisse en souffrir ; détruire ta famille lui était insupportable et expliquait, sans pour autant excuser son écart, l'élégance avec laquelle elle prit sa part d'effort pour mettre fin à votre liaison. Elle avait donc fait semblant d'accepter la mission des services chinois et reçut même une prime d'acompte sur résultat pour ses "faux-frais", histoire d'entretenir sa motivation ; prime non négligeable, c'est le moins que l'on puisse dire,

qu'elle me remit intégralement pour l'association de soutien aux jeunes mères célibataires, dont j'étais le Président au nom de ma clinique. Difficile de faire mieux en de telles circonstances ! Décidemment, tu as le don d'attirer les filles bien ! Elle en profita pour me confirmer que sa grossesse, dont Monsieur Wu fera sûrement état auprès de moi pour mieux peser sur son chantage — ce qu'il fit en effet — fut bien réelle, mais ignorée de toi, et heureusement, car au jour de cet aveu, cette grossesse n'existait plus, certainement foudroyée par trop d'angoisse due à la pression des services chinois, m'a-t-elle dit avec une pointe de tristesse quand même. Puis elle rajouta qu'en venant me voir, elle espérait se racheter avant de devoir fuir au plus vite, et le plus loin possible pour échapper à Monsieur Wu qui ne manquerait pas de se venger en la... je ne l'ai pas laissée continuer ! J'ai tout de suite voulu la rassurer en lui disant que, compte tenu de sa franchise et de sa conduite estimable dans cette malheureuse histoire, j'allais faire en sorte qu'elle soit protégée, tout comme les miens, par les mesures que j'allais évidemment prendre pour contrer ce Monsieur Wu, car je n'avais nullement l'intention de céder à un quelconque chantage, pas plus que de le laisser cracher son venin ! Je lui ai alors précisé, que bien sûr, j'allais recevoir ce Monsieur Wu afin de voir sous quel angle je pourrais le contrer ; étant prévenu à l'avance, donc sur la défensive, cela devrait être plus facile ; et ce le fut. En attendant, elle allait secrètement rester à l'abri dans ma clinique, soi-disant pour examen, le temps que le chantage soit neutralisé. Manifestement soulagée d'être en sécurité, elle s'y est pliée sans difficultés et m'en a remercié. Les jours se sont écoulés et la situation a évolué ; ce fut seulement après ma visite à l'Ambassade de la République Populaire de Chine pour neutraliser Monsieur Wu, que je pus la rassurer définitivement en lui expliquant qu'en raison de l'évolution de la question pétrolifère en mer de Chine, l'intérêt de Monsieur Wu était de se faire tout petit, s'il ne voulait pas que je déclenche un scandale qui l'eut envoyé dans un quelconque bagne au fin fond de la Chine. Elle m'a regardé estomaquée ! Je lui ai alors expliqué que, depuis les nouvelles découvertes en mer inversant les rapports de force au détriment des chinois, les espoirs que mettait actuellement la Chine dans les négociations de partage sur ces zones pétrolifères s'envoleraient aussitôt, sans préjudice des poursuites pénales internationales à son encontre, si je révélais à la Cour Permanente d'Arbitrage Internationale, la tentative de chantage des services chinois via Monsieur Wu. Elle pouvait donc se rassurer et faire tranquillement le deuil

de sa liaison avec toi en se reconstruisant à distance dans un premier temps, sans pour autant fuir définitivement au bout du monde.

Je tiens à témoigner dans cette lettre qu'elle me remercia de l'accueil bienveillant que je lui avais réservé, ainsi que de lui avoir garanti sa sécurité en même temps que celle de vous tous. Cependant, elle rajouta qu'il était quand même préférable pour tout le monde qu'elle tentât de se refaire une autre vie très loin d'ici ; la distance étant le meilleur chemin de l'oubli. A peine avait-elle formulé sa dernière phrase, qu'elle se leva, sembla hésiter quelques secondes, puis se décida et me dit : « Nous nous reverrons sans doute jamais, Docteur ; si vous le permettez, j'aimerais vous embrasser » J'ai bien sûr compris à qui s'adressait en fait ce baiser, à toi mon fils ! aussi, je lui ai tendu les bras et nous nous sommes embrassés, puis elle m'a regardé en silence, terrible regard, un océan de tristesse ; elle a voulu sourire, mais il s'est noyé dans ses larmes, alors elle s'est retournée et elle est partie. J'estimais que la belle personnalité de cette jeune femme méritait que je te précise tout cela noir sur blanc.

Maintenant, j'en arrive au fameux coup de main du Destin dont je te parlais au début de cette lettre.

Nonobstant la menace de Monsieur Wu qui se révélera finalement sans effet, quand ensuite, j'eus la visite, cette fois, de ma fausse fille, à son tour en détresse, me suppliant d'assurer l'avenir de l'enfant qu'elle portait de moi, et que, quelque jours après, ce fut toi qui, en me confirmant ta liaison accidentelle, me remit de fait en mémoire la confession de ta partenaire d'hérésie que je te rapportais plus haut et donc aussi la perte de son enfant, immédiatement me vint à l'esprit le moyen de préserver ton couple et ta famille, tout en en garantissant une à la petite Aurore, ma fille. Attribuer en secret la naissance d'Aurore à ta liaison, tout en présentant officiellement l'enfant comme la mienne, qu'elle était en réalité, offrait la solution idéale. Cette position officielle de grand frère d'Aurore, qui t'était ainsi imposée, neutraliserait toute éventuelle interprétation douteuse d'une attitude évidemment paternelle de ta part à l'égard de la petite ; cela constituait une sécurité. Je savais que le temps m'était compté et que par conséquent, le jour de mon "absence", malheureusement prochain, dans un réflexe affectif immédiat, toi et ta femme prendraient définitivement en charge ma petite Aurore, alors ? [...]

Alors ? Alors, j'ai souri ! D'autres se seraient fâchés, en auraient peut-être eu du chagrin ? Moi, non. J'en éprouvais même un vrai bonheur ; je retrouvais mon père, et dans son stratagème jouant avec la vérité, et dans son aveu ; c'était tout lui ! Aurore, ma fille ? Aurore ma toute petite sœur ? Qu'importait, pour moi elle était mon amour de petite et déjà tout ça à la fois !

Mais pourquoi mon père n'avait-il pas envoyé la lettre ?

Alors encore ? Eh bien, après avoir rédigé l'enveloppe, une question s'était sûrement posée à lui sans qu'il en eut trouvé la réponse ; je le vois mettre l'enveloppe dans un tiroir de son bureau et réfléchir pendant de longues minutes et aussi plusieurs jours, puis relire et relire encore toutes les lignes de son aveu, pour une fois de plus remettre l'enveloppe dans son tiroir ; en fait, la question devait toujours se poser à lui : faut-il vraiment le dire ? Faut-il tout dévoiler ? Pourquoi me révéler l'avortement involontaire de l'enfant que ma partenaire d'hérésie avait eu de moi ? Quel bénéfice Aurore en aurait tiré ? Aucun ! Aurore était sa fille, elle avait son sang, le même que le mien ; que je me conduise avec elle comme un grand frère responsable et affectueux tout en pensant que j'en suis le père, importait-il vraiment ? Et puis je revois son petit sourire voltairien en concluant pour lui-même à voix basse : que notre petite Aurore ait de fait sauvé mon couple ne vient-il pas donner un sens à sa naissance, apparemment quelque peu... décalée ? Et le si beau sourire complice de sa mère sur la photo qui nous surveille dans nos appartements respectifs ne signerait-il pas sa secrète approbation ?

Eh bien, ce dernier soir, enfin décidé à suivre les conseils de la nuit dont hélas il ne vit pas le bout, mon père dut remettre sa lettre dans son tiroir repoussant au lendemain son ultime décision : déchirer la lettre ou l'envoyer ; le destin lui épargna ce choix !